

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Ce DVD s'adresse tout particulièrement aux classes d'histoire de 3^e et de 1^{re} ; il propose également des documents appropriés au cycle 3 de l'école élémentaire, mais aussi à l'enseignement de l'histoire des arts (collège, lycée). Il permet d'aborder l'ensemble des grandes problématiques soulevées par la Première Guerre mondiale, dans toutes ses dimensions, militaires bien sûr, mais aussi politiques, économiques, sociales et culturelles, avec une attention spéciale accordée aux représentations.

La nature des documents est variée :

- des cartes animées, qui synthétisent de façon dynamique l'évolution du conflit ;
- des documentaires recourant à des films et des photographies d'archives, en les décryptant ;
- des témoignages filmés ;
- des reconstitutions (notamment une docufiction sur les liens entre le front et l'arrière, particulièrement adaptée aux jeunes élèves), certaines d'époque et souvent présentées alors par les services cinématographiques des armées comme étant des films pris sur le vif... ;
- des reproductions d'œuvres du patrimoine ;
- des visites de lieux de mémoire ;
- des images fixes (photographies du front et de monuments commémoratifs) ;
- des analyses d'historiens.

La durée des films, de 3 à 18 minutes, facilite l'utilisation de tels documents en classe.

L'arborescence structure l'ensemble selon cinq grandes rubriques :

- « Chronologie » ;
- « Lieux de guerre » ;
- « Acteurs » ;
- « Des sociétés bouleversées ? » ;
- « Représentations et analyses ».

L'entrée « **Chronologie** » donne accès à des documentaires retraçant le fil des événements, depuis les origines de la guerre jusqu'à l'année 1918, année décisive abordée sous de multiples facettes. On y trouve de surcroît une riche cartographie animée.

L'entrée « **Lieux de guerre** » permet d'accéder à des films ou des portfolios portant sur des espaces caractéristiques du front (le no man's land, la tranchée, le cantonnement...), mais aussi sur des théâtres d'événements et des lieux de mémoire.

La rubrique « **Acteurs** » ouvre vers plusieurs types de films – docufiction, documentaires et témoignages – consacrés à des acteurs politiques de premier plan (tel Clemenceau), à des militaires de tous grades (du général Estienne, « l'inventeur du char », au soldat du rang, engagé volontaire ou conscrit) mais aussi à des civils (souvenirs d'un témoin alors âgé de 10 ans et d'une infirmière).

La rubrique « **Des sociétés bouleversées ?** » s'intéresse aux problématiques économiques et sociales liées aux conséquences de la guerre.

Enfin, celle intitulée « **Représentations et analyses** » permet un décryptage de regards portés sur la Première Guerre mondiale : visions d'artistes (tableau *La Signature du traité de Versailles* de William Orpen, texte de Céline mis en parallèle avec des œuvres d'Otto Dix), collection de photographies de monuments aux morts, lecture d'images d'archives et analyses croisées des historiens Antoine Prost et Stéphane Audoin-Rouzeau.

Le présent livret d'accompagnement comprend notamment une introduction à l'histoire de la Première Guerre mondiale, un tableau chronologique synoptique mais aussi des pistes pédagogiques pour cinq films de chacun des grands thèmes de l'arborescence du DVD :

- *Origines de la guerre* ;
- *Paris bombardé* ;
- *Témoignages de combattants* ;
- *Renault et la guerre* ;
- *Le Traité de Versailles*, tableau de William Orpen.

Modulables par l'enseignant en fonction du niveau de classe, ces pistes d'exploitation, qui offrent des mises en perspective, des commentaires et des exercices, sont plus particulièrement conçues pour le collégé et le lycée.

ARBORESCENCE

CLIP D'INTRO

La Première Guerre mondiale

- Chronologie
- Lieux de guerre
- Acteurs
- Des sociétés bouleversées ?
- Représentations et analyses

- Chronologie**
- Origines de la guerre
 - Récit de la guerre
 - Dates clés
 - Année 1918

Dates clés**Cartographie**

- 1914 : les offensives
- 1915 : la défaite serbe
- 1916 : la guerre d'usure
- 1916 : Verdun
- 1917 : la paix à tout prix ?
- 1917 : Caporetto
- 1918 : les offensives

Année 1918

- L'année décisive
- Carte des offensives (1918)
- Défaite de l'Allemagne... Entretiens avec S. Audoin-Rouzeau et A. Prost
- Le traité de Versailles
- Le monde après 1918

Lieux de guerre

- Verdun
- Photos du front
- Paris bombardé

Photos du front

12 photos d'époque

Acteurs

- Au front et à l'arrière
- Témoignages de combattants
- L'inventeur du char
- Clemenceau

Témoignages

- Moi, un poilu
- Alsacien et Français
- Souvenirs de la mobilisation
- Suisse, engagé volontaire
- J'ai connu la peur
- Infirmerie en 1918
- Tous morts à la guerre

Des sociétés bouleversées ?

- Renault et la guerre
- Économie de guerre
- Vers la libération des femmes
- Le monde après 1918

Regards d'artistes

- Tableau : *Le Traité de Versailles*
- Céline et Otto Dix

Représentations et analyses

- Regards d'artistes
- Regards d'historiens
- Regard sur des archives
- Regards de pierre

Regards d'historiens**Entretiens avec S. Audoin-Rouzeau et A. Prost**

- Responsabilités ?
- Guerre totale ?
- Défaite de l'Allemagne...

Regards de pierre

12 photos de monuments aux morts et de nécropoles

INTRODUCTION À L'HISTOIRE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

- La Première Guerre mondiale a connu récemment un engouement historiographique extraordinaire. Relativement délaissé dans les années 1960 et 1970, ce sujet d'histoire ressurgit au début de la décennie suivante, mais il faut attendre les années 1990 pour que l'approche renouvelée de l'histoire culturelle favorise un essor sans précédent des études consacrées à ce conflit. Alors qu'en 2008 l'on commémore les 90 ans de l'armistice, il semble bien que « 14-18 » n'ait jamais été aussi présent dans le champ historiographique français et peut-être européen.
- Ce DVD propose plusieurs lectures de l'événement. Une partie est centrée sur la chronologie ou les temps de la guerre. Une autre insiste sur les lieux. Une troisième s'intéresse aux acteurs, tandis qu'une quatrième interroge les bouleversements des sociétés en guerre. Enfin, le cinquième et dernier thème aborde l'enjeu des représentations du conflit. Ces approches peuvent être étudiées pour elles-mêmes. En les croisant selon une problématique choisie, elles permettent toutefois une lecture globale de l'événement.

Repères essentiels : la chronologie

Le temps de la guerre est d'une très grande densité. De l'entrée dans le conflit à la signature des traités de paix, l'approche diachronique est essentielle pour saisir les inflexions d'une période aussi complexe.

S'interrogeant sur les origines de la guerre, si difficiles à appréhender, les historiens s'accordent aujourd'hui pour constater la prédominance d'un sentiment de menace en Europe. Il est certain en tout cas que l'impression d'encerclement règne dans l'opinion publique allemande et que, à son tour, l'Allemagne inquiète la France par sa croissance démographique et sa volonté d'expansion coloniale ou commerciale. On sait aussi le poids des relations internationales et le jeu fatal des alliances construites en réponse à ces craintes partagées. Loin de maintenir l'équilibre de la paix, ces systèmes d'alliance expliquent la rapidité de l'embrasement après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand en Serbie, le 28 juin 1914. Les mobilisations se déroulent sans résistance et recueillent une large adhésion, même si la guerre n'a pas été souhaitée. L'ampleur même du sacrifice consenti lors des offensives illustre cet assentiment.

L'année 1915 confirme l'engagement total des nations en arme, la violence nouvelle de la guerre moderne et l'effroyable mortalité qui continue de toucher de façon tragique et inédite les conscrits et les volontaires.

Les tentatives de percée ayant échoué à l'ouest, la guerre de mouvement se transforme en 1916 en une guerre d'usure, incarnée par Verdun dans la mémoire collective des

Français et par la bataille de la Somme dans celle des Britanniques. Même si s'effritent les consensus, la guerre d'usure se poursuit en 1917, « l'année terrible ». En mars 1917, les énormes pertes de l'offensive Broussilov provoquent en effet refus, émeutes et révolutions en Russie. Le désastre de l'offensive Nivelle dans l'Aisne entraîne des mutineries dans l'armée française. Sur le front de l'Ouest cependant, il ne s'agit nullement d'un désir de « paix à tout prix ». Les hommes du rang continuent de se battre massivement et de résister à l'ennemi. Des raisons plurielles (dont la hiérarchie fait débat) expliquent cette résistance : appropriation « citoyenne » des causes de la guerre, puissance du nationalisme de défense, conformisme, résignation... En tout cas, aucune des armées engagées sur la ligne occidentale ne s'effondre.

Les combats perdurent en 1918, et ce malgré les mouvements sociaux qui touchent presque l'ensemble des pays belligérants, la France notamment où les grèves cessent pourtant à chaque offensive allemande. L'année 1918 est, de ce point de vue, la plus mystérieuse des années de guerre : d'un côté, des combats meurtriers se poursuivent et les soldats demeurent mobilisés en très grand nombre ; de l'autre, le deuil, la lassitude et le doute s'accroissent à l'arrière, marqué par de puissants mouvements de grève. Quoi qu'il en soit, les sociétés françaises et allemandes restent mobilisées à chaque offensive ou contre-offensive ennemies, au moins jusqu'au milieu de l'été 1918.

Être en guerre (1) : les lieux de la guerre

Tannenberg, Verdun, Caporetto, Passchendaele... les lieux de 14-18 sont avant tout des noms propres, devenus symboles effrayants d'une nouvelle violence de guerre totale. Un siècle a passé, mais ils évoquent toujours la souffrance et le combat de nations entières. Le terme « bataille » représente d'ailleurs assez mal l'ampleur, la nature et l'écho de ces affrontements, qui s'étendent sur des théâtres bien plus larges que leur nom ne l'indique généralement et sur des périodes beaucoup trop longues pour se laisser enfermer dans une simple histoire événementielle. La première bataille de Verdun s'étend par exemple sur presque onze mois, de février à décembre 1916, et provoque la mort ou la disparition de 700 000 soldats. La bataille de Passchendaele, au nord-est d'Ypres, dans les Flandres, dure presque quatre mois. Du 31 juillet au début du mois de novembre 1917, ce sont environ 300 000 Britanniques et 260 000 soldats allemands qui y meurent. L'empreinte de ces affrontements sur les identités nationales sera profonde et durable. Mais les lieux de la guerre ne sont pas seulement ces noms de bataille, devenus emblèmes d'une guerre totale tournée vers la destruction de l'ennemi. Ce sont aussi différents espaces, organisés en fonction de la distance du feu :

– l'avant d'abord, lui-même divisé en plusieurs zones (première ligne, deuxième ligne, troisième ligne, cantonnement), le lieu symbolique de la Première Guerre mondiale demeurant la tranchée, univers de souffrance, de peur, d'inconfort, de mort ;

– l'arrière ensuite, espace de production, de peur, d'attente, d'espoir et de révoltes ;

– divers espaces intermédiaires enfin, comprenant des axes de communication, des ports mais aussi des routes et des voix ferrées, parfois transformées en « voix sacrée » unissant l'arrière et l'avant. Des échanges de plusieurs ordres s'y organisent : de marchandises, d'hommes (renforts, évacuations des blessés, départs en permission...) mais aussi d'informations et de nouvelles, intimes ou convenues. La Première Guerre mondiale a en effet provoqué un échange de correspondances inédit sur une telle période et à une telle échelle.

L'intense brutalité de la Grande Guerre vient pourtant brouiller les cartes des lieux et notamment la distinction, nette jusque-là, entre arrière et avant. Les grandes villes sont menacées et bombardées : Belgrade, Liège, Düsseldorf, Reims, Paris... Même si ces bombardements ne sont pas comparables à ceux de la Seconde Guerre mondiale, autrement plus intenses et meurtriers, ils constituent une transgression majeure des normes de guerre et sont ressentis comme cela par les contemporains. Des villes et villages sont pilonnés, des zones entières soumises au pillage, des populations déplacées. C'est par ailleurs loin des premières lignes du front du Caucase, au sein de l'Empire ottoman, que les Turcs organisent le génocide de la population arménienne, provoquant la mort de centaines de milliers de civils, probablement autour d'un million de personnes.

Être en guerre (2) : les acteurs du conflit

Si l'on fait des combattants les protagonistes de la guerre, c'est avant tout leur nombre qui doit être souligné : environ 67 millions de mobilisés participeront à la guerre, dont plus de 12 % trouveront la mort. En France comme en Allemagne, où les populations étaient majoritairement alphabétisées, les témoignages individuels permettent de dessiner les figures multiples de « l'acteur ». À ce propos, c'est bien la Grande Guerre qui marque les débuts de « l'ère du témoin » et l'émergence d'une appropriation individuelle d'un événement : « ma guerre n'est pas la vôtre » semblent dire ces documents – lettres, cartes postales, journaux intimes, récits, croquis... – même si certains ne sont pas exempts des stéréotypes forgés par une demande sociale qui varie d'ailleurs selon les pays et les périodes de l'après-guerre. Rien qu'en France, ce sont plusieurs milliards de lettres qui s'échangent entre l'avant et l'arrière au cours des cinquante-deux mois de conflit. Dans cette correspondance, combattants et civils, épouses, pères, mères et enfants, sont soudés par un même horizon d'attente : la victoire.

Cet horizon d'attente donne un statut particulier à d'autres acteurs : les chefs militaires. Ils sont auréolés des vertus sociales et politiques de l'autorité, qui prend parfois les contours d'une autorité absolue. Joffre, Haig, Pétain, Ludendorff, Foch sont parfois détestés, mais ils sont aussi adulés. Du côté français, les archives du contrôle postal l'attestent, le besoin d'autorité n'est

peut-être jamais aussi fort qu'en période de menaces et de dangers. Enfin, certains acteurs politiques – Nicolas II de Russie, Guillaume II de Prusse, François-Joseph – incarnent vite des souverains d'Ancien(s) Régime(s). En un temps qui semble compressé par la guerre, ils croisent des figures élevées au rang de héros national, comme David Lloyd George ou Georges Clemenceau, mais aussi d'autres héros, révolutionnaires cette fois, tels Lénine, Karl Liebknecht ou Rosa Luxemburg. Ces acteurs restent, à leur façon, les interprètes de mutations accélérées et dramatiques.

L'empreinte de la Grande Guerre : des sociétés bouleversées

La Première Guerre mondiale marque de son empreinte l'ensemble des champs culturels, politiques, économiques et sociaux des sociétés européennes. Ce sont d'abord des sociétés frappées par la mort (près de 10 millions de tués), par le deuil et par un nombre inédit de blessés et d'invalides (environ 23 millions). Une économie morale de la reconnaissance se met en place. L'attribution et la distribution de récompenses, la nature des indemnités et le montant des pensions ne représentent pas seulement des enjeux économiques : il s'agit aussi de concrétiser la dette des nations aux victimes. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les anciens combattants gardent d'ailleurs un poids prépondérant dans la vie associative et politique des grandes puissances belligérantes. En France, l'espace public est marqué par le souvenir de 14-18. L'ensemble des communes portent, jusqu'à aujourd'hui, les traces monumentales, de pierre et de bronze, de ce deuil national.

La guerre fait aussi évoluer le rapport entre les hommes et les femmes. À ce propos, ses effets apparaissent contrastés. Si le conflit a permis aux femmes d'accéder publiquement à certains emplois, il a aussi renforcé la partition traditionnelle des genres entre une société combattante exclusivement masculine, dont les membres ont besoin d'être consolés, soignés, protégés, et les femmes, toutes dévouées à ce rôle. Qu'elles soient mairaines de guerre, infirmières, épouses ou mères, la pression morale pèse d'un poids accru sur les femmes. Perceptible tant du côté laïque, à travers les métamorphoses de Marianne, que chrétien, avec le développement du culte marial, ce renforcement des valeurs maternelles traditionnelles est donc aussi l'une des conséquences de la guerre. Cette guerre longue, menée avec des moyens industriels, a causé des destructions considérables : en Belgique et dans les départements du nord de la France, de vastes zones sont dévastées ; dans le nord-est de l'Italie, en Pologne, en Roumanie ou en Serbie, des villages sont rasés et des paysages entièrement bouleversés par les bombardements intensifs et durables. La reconstruction se fera en grande partie sous les auspices de l'État. L'intervention de l'État dans l'économie, portée à son point culminant par la guerre elle-même, s'est en effet accrue dans

tous les pays occidentaux. L'industrie a été profondément transformée : la métallurgie et les constructions mécaniques ont bénéficié d'un essor sans précédent et le modèle de la grande usine est sorti renforcé de la Première Guerre mondiale. C'est d'ailleurs au cours de la guerre que la division du travail et le taylorisme ont connu une accélération dans les grandes industries, françaises notamment.

Enfin, la question de l'empreinte durable de la violence dans les mentalités européennes reste ouverte. L'historien américain George L. Mosse¹ a mis en avant le concept novateur de « brutalisation » des sociétés européennes. La familiarité avec la mort, avec les blessures, données et reçues, la brutalité extrême des pratiques de guerre ont pu laisser des traces durables dans l'imaginaire des hommes et ressurgir dans les pratiques sociales, dans le champ politique et sous de très multiples formes culturelles. Cette intériorisation d'une violence traumatisante a peut-être pu être la matrice des totalitarismes et des atrocités qui marqueront le second conflit mondial dans l'Europe occidentale et orientale.

Le poids des regards : les représentations

Cette question de la brutalisation, avec d'autres, s'inscrit dans l'histoire des représentations du conflit, une histoire qui revient à une étude complète de la guerre elle-même, « représentée » au fur et à mesure qu'elle se vit, puis qu'elle se remémore. Représentée par les mots d'abord : mots des archives, des documents officiels, des circulaires et des ordres, mots des lettres, des témoignages et de la littérature. Cette littérature de guerre n'a pas seulement marqué par sa profusion ; elle a exercé une influence sur les pratiques discursives dans la poésie, le récit ou le roman. La guerre est également représentée par l'image : dessins et croquis de poilus envoyés aux familles et souvent diffusés dans la presse à gros tirage ; photos prises sur le front, parfois par les soldats eux-mêmes grâce aux appareils portatifs légers, et elles aussi largement diffusées. Ce sont sans doute ces mots et ces images qui modèleront en profondeur les représentations et les souvenirs du conflit, y compris chez les acteurs eux-mêmes.

Ces représentations, en retour, ont un lien direct avec la naissance des grands courants culturels avant-gardistes comme le dadaïsme, le surréalisme ou l'art brut. Au-delà des nouvelles formes artistiques, des écrivains ou des peintres de premier plan transcendent leur choc traumatique ou leur expérience de guerre : citons, parmi les plus célèbres, les Britanniques Wilfrid Owen ou Robert Graves, les Allemands Max Ernst, Otto Dix, Erich Maria Remarque, les Français Apollinaire, Céline ou Giono. Un inventaire serait sans fin, tant sont nombreux les artistes

¹ *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Hachette Littératures, 1999. Rééd. coll. « Pluriel. Histoire », 2003.

et écrivains qui ont investi leur expérience du conflit dans leur art. Son ébauche ne peut servir qu'à sentir le poids majeur, capital, que les représentations de la guerre ont fait peser sur les principales expressions artistiques et culturelles européennes.

Enfin, par la vision qu'il a de l'événement, l'historien compte parmi les acteurs de la Première Guerre mondiale. Qu'il porte sur les aspects militaires, diplomatiques, politiques, sociaux ou culturels, son regard influe sur les représentations contemporaines du conflit en même temps qu'il est lui-même façonné par ces représentations. C'est peut-être en interrogeant les analyses du même événement à différentes époques qu'enseignants et élèves pourront appréhender le spectaculaire regain d'intérêt pour la Première Guerre mondiale initié par la récente approche culturelle.

Guerre, politique, sociétés et culture	Front de l'Ouest	Autres fronts
1914	1914	1914
<p>28 juin Assassinat à Sarajevo de l'archiduc François-Ferdinand, héritier d'Autriche-Hongrie.</p> <p>28 juillet L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie.</p> <p>30 juillet Mobilisation générale en Russie.</p> <p>31 juillet Mobilisation générale en Autriche-Hongrie. À Paris, assassinat de Jean Jaurès.</p> <p>1^{er} août Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie et mobilisation générale en France.</p> <p>3 août L'Allemagne déclare la guerre à la France.</p> <p>4 août Déclaration de guerre du Royaume-Uni à l'Allemagne.</p> <p>23 août Le Japon déclare la guerre à l'Allemagne.</p> <p>26 août Le gouvernement français devient un ministère d'« Union sacrée » regroupant toutes les familles politiques.</p> <p>5 septembre Mort au front de Charles Péguy.</p>	<p>5-16 août Offensive allemande en Belgique puis prise de Liège.</p> <p>20 août Les troupes allemandes occupent Bruxelles.</p> <p>21-25 août Bataille de Charleroi. Recul des Français. Le 22 août, environ 25 000 soldats français sont tués sur le front.</p> <p>2 septembre L'armée allemande est à 30 km de Paris. Le gouvernement français part pour Bordeaux.</p> <p>6-10 septembre Bataille de la Marne. Les Allemands sont repoussés jusqu'à l'Aisne.</p>	<p>26-30 août Victoire allemande sur les Russes à Tannenberg.</p> <p>27 août Reddition des troupes allemandes au Togo.</p> <p>3 septembre La capitale de la Galicie autrichienne, Lemberg (Lvov), est prise par les Russes.</p>

<p>22 septembre Mort au front d'Alain Fournier. Dans <i>le Journal de Genève</i>, Romain Rolland publie « Au-dessus de la mêlée ».</p> <p>18 décembre Protectorat de la Grande-Bretagne sur l'Égypte.</p>	<p>Mi-septembre-mi-novembre Les deux armées tentent d'envelopper l'autre. Cette « course à la mer » aboutit à la stabilisation du front sur une ligne de 800 km allant de la Suisse à la mer du Nord. La guerre de position commence.</p>	<p>1^{er}-5 novembre L'Empire ottoman rejoint les puissances centrales et ferme les détroits de la mer Noire. La France, le Royaume-Uni et la Russie déclarent la guerre à l'Empire ottoman.</p>
1915	1915	1915
<p>23 mai L'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie.</p> <p>24 mai Dans l'Empire ottoman, l'arrestation de 600 Arméniens de l'élite de Constantinople et le premier décret de déportation massive de la population arménienne marquent le début du génocide arménien.</p> <p>Été Freud : <i>Considérations actuelles sur la guerre et la mort</i>.</p>	<p>Mi-février-mi-mars Échec d'une offensive française en Champagne.</p> <p>22 mars Paris bombardé par un Zeppelin.</p> <p>22 avril Les Allemands utilisent les gaz de combat pour la première fois, lors de la bataille d'Ypres en Belgique.</p> <p>8 mai Offensive française en Artois.</p>	<p>19 février Bombardement de Gallipoli, début de l'opération des Dardanelles.</p> <p>24 avril Des troupes franco-britanniques ainsi qu'un contingent australien et néo-zélandais (l'ANZAC) débarquent à Gallipoli sans parvenir à vaincre l'armée turque.</p> <p>7 mai Le transatlantique britannique <i>Lusitania</i> est coulé par un sous-marin allemand : 2 000 morts dont 128 Nord-Américains.</p> <p>11 juin La colonie allemande du Cameroun est conquise par les Britanniques.</p> <p>9 juillet Reddition des dernières unités allemandes du Sud-Ouest africain.</p>

Guerre, politique, sociétés et culture	Front de l'Ouest	Autres fronts
<p>Juillet Jean-Galtier Boissière, mobilisé en première ligne, fonde un journal du front: <i>Le Crapouillot</i>.</p> <p>5-8 septembre Des socialistes européens dont Lénine se réunissent à Zimmerwald, en Suisse, et rédigent un manifeste de la paix.</p> <p>10 septembre Parution du premier numéro du <i>Canard enchaîné</i> fondé par Maurice Maréchal.</p>	<p>25 septembre Début de l'offensive franco-britannique en Artois et en Champagne. Après un mois, les opérations seront suspendues: échec de la «rupture».</p>	<p>5 août Les Allemands entrent dans Varsovie.</p> <p>5 octobre Les troupes franco-anglaises débarquent à Salonique en Grèce. Entrée en guerre de la Bulgarie du côté des puissances centrales.</p> <p>6 octobre Début de l'offensive des puissances centrales en Serbie, qui est conquise en quatre semaines.</p>
1916	1916	1916
<p>Janvier-avril Alain écrit <i>De quelques-unes des causes réelles de la guerre entre nations civilisées</i>.</p> <p>Février En Suisse, création du mouvement Dada par Tristan Tzara et Jean Arp, entre autres. À Paris, publication des <i>Méditations dans les tranchées</i> d'Antoine Rédier.</p> <p>Avril Maurice Genevois: <i>Sous Verdun</i>.</p>	<p>21 février Début de la bataille de Verdun. Du 21 février au 11 juillet, environ 240 000 Allemands et 275 000 Français trouveront la mort.</p>	

<p>24 avril En Irlande, « Révolte de Pâques » déclenchée par les nationalistes contre la présence anglaise. L'insurrection est écrasée en une semaine.</p> <p>Août 1916 Début de la publication du roman <i>Le Feu</i> d'Henri Barbusse, en feuilleton dans <i>L'Œuvre</i>.</p> <p>27 août Entrée en guerre de la Roumanie contre les puissances centrales.</p> <p>29 août Hindenburg remplace Falkenhayn à la tête de l'armée allemande. Il est secondé par Ludendorff.</p> <p>21 novembre Mort de François-Joseph, empereur d'Autriche-Hongrie. Charles I^{er} lui succède.</p> <p>3 décembre Lloyd George devient Premier ministre du Royaume-Uni.</p> <p>12 décembre Nivelle remplace Joffre à la tête de l'armée française.</p>	<p>1^{er} juillet Début de la bataille de la Somme.</p> <p>15 septembre Première utilisation de chars d'assaut, par l'armée britannique dans la Somme.</p> <p>24 octobre Les Français reprennent le fort de Douaumont près de Verdun.</p> <p>2 novembre Les Français reprennent le fort de Vaux dans le secteur de Verdun.</p>	<p>31 mai-1^{er} juin Bataille navale du Jutland opposant les flottes britanniques et allemandes.</p> <p>4 juin Offensive russe sous le commandement du général Broussilov.</p> <p>6 décembre L'armée roumaine est défaite. Les Allemands s'emparent de Bucarest.</p>
1917	1917	1917
<p>Janvier Première vague de grèves dans l'industrie française.</p>		<p>9 janvier L'Allemagne s'engage dans une guerre sous-marine à outrance.</p>

Guerre, politique, sociétés et culture	Front de l'Ouest	Autres fronts
<p>8-12 mars Révolution en Russie dite « Révolution de février » (selon l'ancien calendrier julien).</p> <p>15 mars (ou 2 mars selon l'ancien calendrier) Abdication du tsar Nicolas II.</p> <p>6 avril Entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne.</p> <p>15 mai Philippe Pétain remplace Nivelle à la tête de l'armée française.</p> <p>28 juin Les premiers soldats nord-américains débarquent en France sous le commandement du général Pershing.</p> <p>29 juin La Grèce déclare officiellement la guerre à l'Allemagne.</p> <p>13 juillet Démission du chancelier allemand Bethmann-Hollweg. Le 19 juillet, le Reichstag vote une résolution en faveur de la paix.</p> <p>Novembre Les médecins Louis Huot et Paul Voivenel publient <i>Le Courage</i> chez Alcan. <i>Méditations</i></p> <p>2 novembre Déclaration Balfour: le Royaume-Uni envisage la création d'un « foyer national juif » en Palestine.</p> <p>6-7 novembre (24-25 octobre selon l'ancien calendrier) « Révolution d'Octobre » en Russie où Lénine et les bolchéviques prennent le pouvoir.</p> <p>16 novembre Clemenceau président du Conseil.</p>	<p>16 avril Déclenchement de l'offensive du chemin des Dames dans l'Aisne. Trente divisions des IV^e et V^e armées françaises attaquent et échouent.</p> <p>Fin avril-début mai Des mutineries éclatent dans l'armée française. Elles connaîtront leur apogée entre le 10 mai et le 20 juin.</p> <p>31 juillet Début de la bataille de Passchendaele en Belgique. L'armée britannique subit d'énormes pertes au cours de ces combats qui durent quatre mois sans résultats probants.</p>	<p>10 mars Prise de Bagdad par les Britanniques.</p> <p>3 septembre Les Allemands s'emparent de Riga.</p> <p>24 octobre Après des mois de sanglants combats sur l'Isonzo, le front est rompu à Caporetto et l'armée italienne, défaite, opère un repli de plus de 200 km.</p>

15 décembre Armistice entre la Russie et les empires centraux.		10 décembre Prise de Jérusalem par les Britanniques.
1918	1918	1918
<p>3 mars Traité de paix de Brest-Litovsk entre la Russie et les empires centraux.</p> <p>14 avril Foch nommé général en chef des armées alliées.</p> <p>Mai Mouvements de grèves en France dans les usines d'armements et d'équipements de guerre (presque tous les pays belligérants connaissent de telles grèves en 1918).</p> <p>9 novembre Abdication de l'empereur d'Allemagne Guillaume II : la république est proclamée à Berlin.</p> <p>11 novembre Signature de l'armistice à Rethondes. Charles I^{er} abandonne le pouvoir en Autriche-Hongrie.</p> <p>12 novembre Proclamation de la République en Autriche.</p> <p>14 novembre Proclamation de la République en Tchécoslovaquie puis, le 17, en Hongrie.</p>	<p>21 mars Première grande offensive allemande. Plusieurs tentatives se voulant décisives échouent de peu entre mars et juillet.</p> <p>23 mars Bombardement de Paris par le Pariser Kanon.</p> <p>15 juillet Échec de la dernière grande offensive allemande.</p> <p>18 juillet Contre-offensive franco-britannique. « La seconde victoire de la Marne ».</p> <p>8 août Attaque franco-britannique à Montdidier. Des milliers de soldats allemands se rendent. Selon Ludendorff : « le Jour noir de l'armée allemande ».</p> <p>26 septembre Offensive générale des forces franco-britanniques.</p> <p>12 octobre Lille, Douai et Ostende sont libérés par les Alliés.</p>	<p>20 février L'Armée rouge perd Kiev face aux Ukrainiens.</p> <p>21 février Prise de Jéricho en Palestine par les Britanniques.</p> <p>15 septembre L'armée d'Orient enfonce le front bulgare.</p> <p>30 septembre Les Anglo-arabes prennent Damas.</p> <p>24 octobre Victoire décisive de l'armée italienne contre l'Autriche-Hongrie à Vittorio Veneto.</p>

Guerre, politique, sociétés et culture	Front de l'Ouest	Autres fronts
1919	1919	1919
<p>5 janvier-15 janvier Soulèvement des spartakistes qui sont finalement écrasés par les troupes gouvernementales. Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sont tués le 15 janvier.</p> <p>18 janvier Ouverture de la conférence de la paix à Paris.</p> <p>28 juin Signature du traité de paix à Versailles, dans la galerie des Glaces.</p> <p>14 juillet Défilé de la victoire à Paris.</p> <p>10 septembre Traité de Saint-Germain-en-Laye, qui consacre l'éclatement de l'Empire austro-hongrois.</p> <p>27 novembre Traité de Neuilly-sur-Seine entre les Alliés et la Bulgarie.</p>		<p>21 mars Révolution communiste en Hongrie (Béla Kun).</p> <p>28 mars La Hongrie déclare la guerre à la Tchécoslovaquie qui, victorieuse, garde la Slovaquie. La Roumanie déclare la guerre à la Hongrie.</p> <p>4 août Les Roumains entrent dans Budapest où ils restent trois mois. Béla Kun s'enfuit en Union soviétique.</p> <p>12 septembre Les Italiens annexent Fiume malgré le traité de Saint-Germain.</p>

Les origines de la guerre

Lors de cette étude avec les élèves, on se gardera d'un déterminisme excessif. Il s'agit davantage de mettre en évidence les mécanismes qui ont conduit à la guerre, que de conclure à son inéluctabilité. L'historiographie insiste aujourd'hui sur les sentiments d'encerclement et de menace qui règnent dans la plupart des pays européens. C'est bien ce climat qui émerge du film sur les origines de la guerre.

Le système des alliances peut être considéré à la fois comme une cause et une conséquence de ce sentiment de menace partagé. C'est pour éviter que l'Allemagne ne lui confisque sa suprématie maritime (projet allemand d'armement maritime, dit « plan Tirpitz ») et ne remette en cause le partage du monde extra-européen, que le Royaume-Uni conclut l'Entente cordiale avec la France en 1904, puis un accord avec la Russie en 1907. Mais ces rapprochements diplomatiques renforcent l'angoisse allemande d'encerclement, entre une Russie menaçante et une France « revancharde », prétendument obsédée par la reconquête de l'Alsace et du nord de la Lorraine. De toute part, les relations internationales sont guidées par la volonté de prendre à revers l'autre, soupçonné par avance de se montrer agressif.

Une très grande rivalité économique n'a pu qu'exacerber ces soupçons. Certains contemporains ont pensé que la politique britannique d'une alliance contre-nature avec la France (vieil ennemi s'il en est) et avec la Russie (une autocratie) était motivée par la volonté de réduire l'expansion économique allemande et de conserver un *leadership* commercial. L'Allemagne avait en effet considérablement accru sa puissance industrielle, notamment son industrie lourde. Concernant les matériaux mêmes de la guerre que sont le fer et l'acier, elle était devenue un concurrent puissant de l'industrie française. Des historiens ont récemment démontré qu'il faut relativiser cette concurrence, vécue aussi comme un processus normal du jeu économique international. Cependant, la compétition capitaliste a indiscutablement alimenté les tensions entre nations.

Ce même sentiment de rivalité compte également dans la constitution des empires coloniaux, censés assurer la grandeur, la puissance et la prospérité des pays métropolitains. Dans ce cadre, l'Allemagne tente, en vain, de se bâtir un domaine à sa mesure. Lors d'un voyage à Tanger, en mars 1905, l'empereur d'Allemagne Guillaume II prononce un discours qui, pour Paris, a tout d'un défi : « J'espère que, sous la souveraineté du Sultan, un Maroc libre restera ouvert à la concurrence pacifique de toutes les nations, sans monopole et sans annexion, sur le pied d'une égalité absolue. Je suis décidé à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour sauvegarder efficacement les intérêts de l'Allemagne au Maroc. »

Le Kaiser remet donc en cause la politique française qui cherche à établir son influence dans le prolongement de la Tunisie et de l'Algérie, et qui s'est assurée de la bonne volonté de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Espagne en leur laissant toute latitude, respectivement en Égypte, en Tripolitaine et dans le Rif. En 1911, une rébellion marocaine contre le sultan Muly Hafiz est l'occasion d'une nouvelle lutte d'influence : l'armée française occupe Fez et l'Allemagne envoie un navire de guerre : le *Panther*. Le film montre une canonnière qui peut sembler aujourd'hui bien modeste mais qui est alors perçue, tant par les autorités britanniques que françaises, comme le symbole d'une intrusion menaçante.

C'est dans ce contexte de tensions internationales que surviennent les crises des Balkans de 1912 et 1913. Les empires austro-hongrois et russes se livrent à une dangereuse partie d'échecs entraînant une rivalité entre les États balkaniques : Serbie, Bulgarie, Roumanie et Grèce notamment. Les diplomates et le gouvernement austro-hongrois ne croient pas à un engagement direct de l'armée russe pour défendre la Serbie. L'Autriche-Hongrie réagit à l'assassinat de l'héritier de la couronne par un nationaliste serbe à Sarajevo le 28 juin 1914 : elle adresse à Belgrade un ultimatum qui remet en cause la souveraineté serbe. La Serbie le rejette et l'Autriche-Hongrie lui déclare la guerre, le 28 juillet 1914.

La suite des événements peut être expliquée aux élèves comme une conséquence des alliances dans ce contexte de grandes tensions et de suspicion générale. La Russie mobilise pour se porter au secours de la Serbie. L'Allemagne mobilise pour répondre à la mobilisation russe. La France et le Royaume-Uni mobilisent pour faire face aux mobilisations allemande et austro-hongroise. Toutes ces puissances se déclarent la guerre et, en moins d'une semaine, les combats commencent sur presque tous les fronts.

ACTIVITÉS

Le film étant relativement court (7 min 10 s) et le sujet complexe, il est souhaitable (et indispensable avec des classes de 3^e) d'envisager deux visionnages. La problématique doit être présentée aux élèves dès le début de la séance, la question directrice pouvant être par exemple : « Comment un sentiment de menace réciproque émerge-t-il dans l'Europe du début du xx^e siècle ? » Un questionnaire est proposé ici, qui sera amendé ou simplifié en fonction du niveau des élèves.

Fiche élève : les origines de la guerre

Questions

1. En Europe, où sont situées les puissances de la Triple Entente ? Quel sentiment pouvait dès lors être celui des Allemands ?
2. Quelles sont les sources de tensions qui, en Europe, opposent l'Allemagne aux pays de la Triple Entente ?
3. En dehors de l'Europe, quels espaces géographiques sont l'enjeu de rivalités ?

4. Expliquez les liens que vous saisissez entre « nationalisme » et « colonialisme ».
5. Dans la zone des Balkans, quels pays apparaissent sur les ruines de l'Empire ottoman dès la fin du XIX^e siècle et à la faveur des guerres balkaniques de 1912-1913 ? Quels sont les deux empires qui y ont des intérêts territoriaux et économiques divergents ?
6. Un sentiment de menace régnait dans la plupart des pays européens dans les années précédant le déclenchement du conflit. Expliquez en quoi et par qui l'Allemagne puis la France et la Russie pouvaient se sentir menacées ?
7. Quels événements mettent « le feu aux poudres » ?

Proposition de corrigé

1.a. À l'ouest (France et Royaume-Uni) et à l'est (Russie). **b.** Un sentiment de prise en étau, ou d'encercllement (*Einkreisung*), apparu surtout à partir de 1904, date de l'Entente cordiale entre la France et l'Angleterre, et renforcé par l'accord russo-britannique de 1907.

2. En Europe, les tensions entre l'Allemagne et les pays de la Triple Entente sont de trois ordres :

– d'ordre démographique, l'Allemagne craignant l'importance de la population slave et la France celle de la population allemande, presque deux fois plus nombreuse que la sienne ;

– d'ordre militaro-industriel, avec surtout une rivalité industrielle entre l'Allemagne et le Royaume-Uni, lequel redoute notamment de voir la *Royal Navy* perdre sa suprématie sur les mers à cause des ambitions du Reich de créer une flotte puissante ;

– d'ordre territorial, avec la question dite d'Alsace-Lorraine, qui pèse sur les relations entre la France et l'Allemagne. Depuis le traité de Francfort (1871), l'Allemagne a annexé l'Alsace et le nord de la Lorraine. En France, la nostalgie des « provinces perdues » connaît des fluctuations et, globalement, les gouvernements manifestent une certaine prudence pour ne pas exacerber les tensions.

3. De manière générale, les espaces coloniaux et notamment, en Afrique, le Maroc (où, malgré les crises de 1905 et de 1911, l'Allemagne ne s'implante pas) et l'Afrique centrale (Cameroun). En Afrique, l'empire colonial allemand comprend le Cameroun, le Togo, le Tanganyika (aujourd'hui Tanzanie) et le Sud-Ouest africain (aujourd'hui Namibie).

4. Le « rayonnement » outre-mer est l'un des aspects du nationalisme. Les possessions coloniales sont alors censées garantir la puissance économique « vitale » de la métropole mais aussi la force de son organisation politique et de son modèle culturel.

5.a. La Roumanie, le Monténégro, la Serbie, la Bulgarie, l'Albanie. **b.** L'Empire austro-hongrois et l'Empire russe.

6. L'Allemagne connaît un sentiment d'encercllement, de prise en étau, entre la Russie et la France, qui ont noué une alliance (1893). Elle se sent menacée par

la puissance britannique et incapable de forger un empire colonial d'importance équivalente à ceux de ses principaux concurrents européens.

La France craint la puissance économique et démographique de l'Allemagne tout en conservant une blessure nationale depuis la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Son emprise sur le Maroc est contestée par l'Allemagne.

Alors qu'elle est tenue en échec par le Japon en Mandchourie, la Russie nourrit l'ambition d'étendre sa zone d'influence vers le sud de l'Europe afin de contrôler les détroits. Dans les Balkans, elle a pour alliée la Serbie dont le projet d'unification des Slaves du Sud est contrecarré par l'Autriche-Hongrie.

7. L'assassinat de l'héritier de la couronne d'Autriche-Hongrie, l'archiduc François-Ferdinand, par un Serbe, à Sarajevo le 28 juin 1914, et la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie un mois plus tard.

Paris bombardé

Le bombardement des villes par l'artillerie adverse n'est, alors, pas un phénomène nouveau. Ce sont les objectifs et les modalités des bombardements de Paris qui, en 1914-1918, représentent une rupture dans les pratiques de guerre. En effet, il ne s'agit plus ici d'obtenir une reddition, comme dans la guerre de siège, ou de détruire des cibles militaires, comme ce fut le cas lors des bombardements de la capitale par l'armée prussienne en septembre 1870. Le film l'indique bien : entre 1914 et 1918, l'intention est d'atteindre le moral des Français par la destruction d'objectifs industriels ou symboliques (usines, églises, ministères...) et par la mort et la terreur d'une population urbaine située à l'arrière du front.

BILAN DES BOMBARDEMENTS SUR PARIS

Le nombre des attaques et des victimes demeure modeste au regard des centaines de milliers de morts provoqués par les bombardements stratégiques de la Seconde Guerre mondiale. En effet, entre 1914 et 1918, les raids aériens sur Paris provoquent la mort de 266 personnes et les bombardements par canons à longue portée de 256 autres. À ces 522 tués, il faut ajouter quelque 1 200 blessés. La capacité destructrice des obus, même de gros calibres, est encore très éloignée de celle des bombes incendiaires qui seront utilisées vingt ans plus tard. Si le film montre bien l'ampleur de certains dégâts, il s'attache surtout à rendre compte de la surprise et de la crainte suscitées par ces bombardements. Les obus de 210 sont perçus comme des armes terribles qui, propulsés à grande vitesse, brisent les matériaux et déchirent les corps. Les bombardements aériens par avions Gothas ou par Zeppelin ont un effet moral saisissant : la ville et sa population deviennent cibles de guerre, les Parisiens sont exposés au feu. Les journaux relayent ces événements en s'appuyant sur les communiqués officiels diffusés par les autorités : les dégâts et les victimes sont déplorés avec une certaine sobriété, pour

ne pas provoquer de panique, mais dans une ferveur patriotique dirigée contre les auteurs des bombardements ; le courage et l'abnégation de la population sont mis en avant, de même que les mesures de protection civile, avec l'indication, par exemple, des stations de métro pouvant servir d'abris.

UNE TRANSGRESSION MAJEURE

La peur des bombes est une réalité dans le Paris de la Première Guerre mondiale, mais les dangers objectifs des bombardements ne suffisent pas à expliquer ce sentiment d'effroi. En effet, les victimes militaires dans la seule armée française s'élève en moyenne à 900 morts par jour tout au long des cinquante-deux mois de conflit. L'ensemble des bombardements sur la capitale, au cours de toute la guerre, a donc moins tué, en moyenne, qu'une seule journée au front. En revanche, le sentiment de vulnérabilité, qui est alors ressenti par la population civile, est sans doute inédit. Les rares films qui saisissent les effets du bombardement sur la ville sont, de ce point de vue, très éclairants. Ils montrent la célérité et l'efficacité des secours (soldats du feu équipés d'automobiles et de lances à eau, présence de militaires sur les ruines encore fumantes) mais également l'ampleur des dégâts causés par des armes alors nouvelles et le sort des victimes (se reporter aux images d'une jeune femme enveloppée dans un drap par les secouristes). Les gravures ou dessins, parfois diffusés par voie de presse, mettent en avant la figure de la victime civile, le plus souvent une mère serrant son enfant dans ses bras. Les populations les plus fragiles se trouvent soumises à la violence arbitraire des canonnades à grande distance, comme en témoigne la plaque commémorative du bombardement de l'église Saint-Gervais, qui indique l'âge des 76 tués par le bombardement du 29 mars 1918. En l'occurrence, lorsqu'elles n'étaient pas des femmes, les victimes étaient des personnes âgées ou des enfants. Le fait que cette population soit dorénavant devenue cible de guerre et que la ville, pourtant éloignée de la ligne de feu, puisse être assimilée à un champ de bataille, représente sans doute une évolution majeure du phénomène guerrier induit par le premier conflit mondial.

ACTIVITÉS

En gardant à l'esprit que la presse et les actualités cinématographiques sont soumises à la censure pendant la guerre, on mènera une analyse des différentes coupures de presse et des images d'archives, fixes ou animées, montrées dans le documentaire.

Les références aux communiqués des autorités sont explicites dans les articles de journaux. Ne peut-on discerner une certaine sobriété et une absence de sensationnalisme dans la façon de rendre compte de ces événements ? Un ton dramatique ne risquerait-il pas de contribuer à entretenir l'inquiétude de la population, voire de donner le sentiment que les autorités civiles et militaires sont démunies

face à ces attaques ? Comment l'action des secouristes, des pompiers et des artilleurs qui défendent Paris est-elle montrée ? On relèvera les expressions de ferveur patriotique et l'ironie dirigée contre les auteurs des bombardements (« la dernière manifestation de la Kultur allemande », « les ingénieurs boches », « le canon kolossal »...).

Enfin, la surprise suscitée par des tirs dont on ne connaît pas d'abord l'origine (se reporter au titre de journal s'adressant aux « incrédules ») n'est-elle pas le signe de mutations dans l'armement, en liaison avec l'industrie ? On cherchera quand sont entrés en service des engins comme le Zeppelin ou l'avion Gotha et, plus généralement, on se demandera quelles armes nouvelles sont employées au cours de la Première Guerre mondiale (gaz, lance-flammes, chars d'assaut...).

Photos du front

1. Légende de la photo : « Côte du Poivre, tranchée boche bouleversée »

La guerre de position a provoqué de part et d'autre de la ligne de feu la réalisation de milliers de kilomètres de tranchées, devenues emblématiques du conflit sur le front Ouest. Ici, une tranchée allemande reprise par les Français sur la côte du Poivre, dans le secteur de Verdun en 1916 ou 1917. On remarque qu'elle est entièrement bouleversée par les intenses bombardements.

Louvemont-Côte-du-Poivre, qui a été rasé par les tirs d'artillerie, est l'un des six villages à avoir été déclarés « morts pour la France ». À la fin des hostilités, il est décidé de ne pas reconstruire ces villages martyrs, en mémoire des événements qui s'y sont déroulés : les communes de Beaumont-en-Verdunois, Bezonvaux, Cumières-le-Mort-Homme, Fleury-devant-Douaumont, Haumont-près-Samogneux et Louvemont-Côte-du-Poivre n'ont donc pas d'habitant et sont administrées par un conseil municipal restreint désigné par la préfet de la Meuse.

2. Légende : « Le ravin de Fragaoulle aux Éparges »

En 1914 et surtout 1915, les Éparges, sur les Hauts de Meuse, non loin de Verdun, sont un site de combats violents et durables. De la fin de l'hiver à l'été 1915, les attaques et contre-attaques s'y succèdent pour s'emparer de la colline qui domine la plaine. Cette photo du versant nord-est de la crête, appelé ravin de Fragaoulle ou « ravin de la mort », montre l'ampleur des bombardements qui ont marqué durablement le paysage. Plus rien ne subsiste du bois qui occupait le ravin et les trous d'obus s'étendent à perte de vue, causés par d'intenses tirs d'artillerie venant de part et d'autre du front. C'est dans ce secteur que Maurice Genevois et Ernst Jünger, deux acteurs de ces terribles combats, ont été blessés le même jour d'avril 1915.

3. Légende : « Moulin de Laffaux »

Les sols dévastés par les bombardements et la pluie rendaient laborieuse l'installation de l'artillerie sur les champs de bataille. Il ne faut pas moins d'une trentaine de soldats pour déplacer ce canon de 75 dans le secteur du moulin de

Laffaux, dans l'Aisne, l'un des objectifs de la sanglante offensive du chemin des Dames d'avril 1917.

4. Légende: « Canon de tranchée sur le front belge »

Ces deux soldats, probablement de l'armée belge, font usage d'un mortier de tranchée, surnommé « crapouillot » par les poilus, tandis que les obus qu'il permettait de lancer étaient appelés « torpilles ». Ce type d'artillerie mobile à trajectoire haute, utilisé à partir de 1915 dans l'armée française, avait pour objectif des cibles à courte distance: tranchées ou abris adverses.

5. Photo sans légende

Cette photo, qui montre une « cuisine » installée dans une tranchée de première ligne, ne date pas du début de la guerre. Cet équipement (vaisselle, tonneau, paniers et caisses rangés dans des espaces creusés dans le talus) est tardif. En effet, aux premiers mois de la guerre, des hommes de corvées livrent leur nourriture aux compagnies en poste dans les tranchées puis, lorsque cela est possible, on généralise l'emploi des cuisines militaires, ou « popotes roulantes », pour faire parvenir des repas chauds en première ligne. Par ailleurs, les légumes frais sont exceptionnels au début du conflit. Dans le cas du 63^e régiment d'infanterie, les hommes, dans leur correspondance, s'émerveillent de pouvoir manger de la salade pour la première fois depuis le début de la guerre... en juillet 1917.

6. Légende: « Champagne – 1915 – Abri Pl. de l'Opéra »

« On travaille toujours. Nous faisons un véritable métier de terrassiers... » Comme Alfred Joubaire, dans son *Carnet de route d'un fantassin*, de nombreux témoins ont fait part de leur impression d'appartenir à « une armée de terrassiers ». Il ne s'agit pas ici d'une tranchée ordinaire: la largeur de l'excavation, la hauteur des parapets, la présence de nombreux sacs de terre pour renforcer les parois, ainsi que les multiples sapes apparentes laissent plutôt penser à la réalisation d'un abri protégé, peut-être un centre de soins, baptisé par dérision « place de l'Opéra ».

7. Légende: « Argonne, 1915. Bivouac d'artillerie »

Derrière les lignes de tranchées, certains cantonnements de la Première Guerre mondiale diffèrent très peu de ceux qu'a dû connaître la Grande Armée, un siècle plus tôt. Ici, chevaux et artilleurs se reposent entre les canons. Les soldats ont installé des abris de fortune ou monté leur tente réglementaire, une simple toile tenue par deux piquets.

8. Légende: « Bois de la Chalade. Le barbier. 22 juillet 1916 »

Sur le front, entre les combats effrayants et meurtriers, s'écoulaient parfois de longues journées, voire des semaines d'attente. Les hommes jouent aux cartes, écrivent, vaquent à leurs occupations et prennent soins d'eux comme ils le peuvent. Ici, des hommes au repos autour d'un barbier occasionnel, qui rase un camarade. La tranquillité apparente qui se dégage de cette scène est trompeuse. La photo a été prise au bois de la Chalade, le 22 juillet 1916. Trois jours

plus tard, ce site de la forêt d'Argonne subira d'intenses bombardements au cours desquels de nombreux soldats trouveront la mort.

9. Légende : « Argonne, 1916. Alerte au gaz ! »

Dans cette mise en scène maladroite, photographiée en 1916, tout est fait pour rassurer et délivrer de la terreur qu'inspiraient les gaz. Deux hommes portant des masques, qui ont tout d'un équipement moderne et fiable, sortent d'un abri. En réalité, sur le front, les abris sont rares. En 1915, lorsque les premières attaques toxiques se produisent sur le front de l'Ouest, aucune protection n'est disponible. Par la suite, des masques à gaz sont distribués, mais ils se révèlent terriblement gênants et difficiles à fixer. Bien des hommes ont eu les yeux brûlés ou les voies respiratoires atteintes avant même d'avoir pu s'équiper d'un masque.

10. Légende : « Alsace – Un petit poste »

À l'avant des tranchées de première ligne, se trouvent de « petits postes » comme celui-ci, photographié sur le front alsacien. Ces abris isolés sont les positions les plus dangereuses et les plus exposées. Les soldats, peu nombreux, qui les occupent, sont chargés, à tour de rôle, de surveiller les mouvements adverses et de donner l'alerte en cas d'attaque.

11. Légende : « Vers Souain (1915) – Tranchée conquise »

L'expérience de la guerre, c'est avant tout risquer la mort et risquer de la donner. La guerre rompt les interdits les plus fondamentaux et entraîne rapidement un bouleversement des normes sociales. Ici, dans une tranchée conquise, un soldat prend la pose, mains dans les poches, fumant une cigarette aux pieds de cinq cadavres de soldats allemands.

12. Légende : « Caporal du 1^{er} colonial tombé devant Hurtebise »

L'une des expériences les plus traumatisantes de la guerre est sans doute la vision des cadavres, particulièrement ceux, déchiquetés, putréfiés, restés dans le no man's land. Ce terrain exposé au feu, saturé d'obstacles et de fils de fer barbelés, sépare les deux tranchées adverses. Il est souvent impossible d'aller y chercher les morts mais aussi les blessés, dont les plaintes et les appels au secours restent le pire souvenir, indélébile, pour de nombreux témoins.

Témoignages de combattants

En 2008, est mort le dernier ancien combattant français de la Première Guerre mondiale, Lazare Ponticelli. Néanmoins, c'est à partir du milieu des années 1990 que les travaux historiques sur la Grande Guerre ont cessé de s'appuyer sur des témoignages oraux directs, en raison de l'âge très avancé et du nombre très restreint des survivants. Plusieurs séquences du DVD² sont l'occasion de retrouver l'émotion, la richesse mais aussi les limites des témoignages oraux.

² « Alsacien, Soldat français » (01 min 44 s), « Suisse, engagé volontaire » (02 min 06 s), « J'ai connu la peur » (02 min 59 s), « Moi, un poilu » (10 min 26 s).

« MA GUERRE N'EST PAS LA VÔTRE »

« Quand vous sondez les reins et les cœurs de millions d'hommes, il est tout à fait vraisemblable que vous trouviez à peu près toutes les motivations possibles. »

Jean-Jacques BECKER

Guidés par cette citation de l'historien français Jean-Jacques Becker, spécialiste de la Première Guerre mondiale, les élèves réfléchiront sur l'expression des motivations combattantes, exprimées ici par un soldat alsacien, un engagé volontaire suisse et le poilu René Spohonhauer.

L'ancien combattant alsacien rappelle son attachement à la France et la force du sentiment d'appartenance de sa famille à la communauté nationale. Devant la caméra, l'émotion l'étreint quand il évoque les propos de son père, souvent répétés – « je ne verrai plus le drapeau de France flotter sur notre mairie mais vous qui êtes jeunes, vous le verrez » –, ou lorsqu'il récite des vers très patriotiques extraits d'*Histoire d'un sous-maitre* (1871) d'Erckmann-Chatriain (nom sous lequel signaient les deux écrivains français Émile Erckmann et Alexandre Chatriain).

« Dis-moi quel est ton pays :

Est-ce la France ou l'Allemagne ?

C'est un pays de plaines et de montagnes

Que les vieux Gaulois ont conquis

Deux mille ans avant Charlemagne

Et que l'étranger nous a pris. »

C'est à une appartenance choisie, mais finalement tout aussi émotionnelle, que se réfère l'ancien combattant de nationalité suisse. Alors, qu'en août 1914, il est jeune diplômé de philosophie en vacances à Concarneau, c'est le son du tocsin appelant à la mobilisation générale qui lui révèle son attachement à la France. Plusieurs décennies plus tard, envahi par une émotion là aussi palpable, il relate « la délivrance » qu'il a ressentie quand il a été déclaré « bon pour le service » par le conseil de révision de la légion étrangère. Il précise qu'il a alors compris l'angoisse qui était la sienne de risquer de ne pas être accepté « dans une communauté qu'[il] sentait être la [s]ienne. »

Dans la séquence « J'ai connu la peur », le témoin ne semble pas mettre en avant sa motivation patriotique. Néanmoins, plus de quarante ans après l'armistice du 11 novembre, les vertus combattantes, érigées alors en exemple, appartiennent toujours à son système de valeurs. Malgré les souffrances, les blessures et la terreur dont il se souvient, il conclut son récit (une panique collective et un réflexe de fuite lors d'une attaque soudaine et meurtrière) par une sentence qui pourrait être extraite d'un journal de 1915 ou 1916 tant elle exalte les valeurs guerrières : « C'est peut-être parce que j'ai cessé d'être froussard une seconde avant eux que j'ai encore gardé un minimum d'estime pour moi. »

Ni dévouement à la patrie ni exaltation des valeurs combattantes dans le témoignage de René Spohonhauer intitulé « Moi, un poilu ». Cet ancien caporal retrace

avec simplicité, humour et grande modestie son expérience au front. Ce témoignage plus tardif que les autres, recueilli à la fin des années 1980, semble nier toutes motivations patriotiques : « Je me suis battu sans me rendre compte. On parlait des patriotes. Je n'avais rien à défendre, moi. Qu'est-ce que je défendais ? Je défendais ma peau, un point c'est tout. Pourquoi tirer sur un homme ? C'était la peur mon cher monsieur [...] vous tirez dessus parce que vous avez peur de mourir, c'est pas la patrie qui vous a fait tirer. » Il évoque même une situation vécue de fraternisation avec des soldats allemands (un cigare lancé par-dessus le parapet de la tranchée, reçu comme cadeau de Noël) ainsi qu'un souvenir dénué de toute mythification héroïque : des hommes terrifiés jaillissant finalement de la tranchée sous la menace des revolvers de leurs gradés. On remarque que ses actes de bravoure sont énoncés presque malgré lui : le sauvetage du « petit Coutard » et la fusillade à découvert (qui lui vaut une citation à l'ordre du régiment) demeurent des faits d'armes qui laissent un souvenir très précis à l'ancien caporal.

LES MODALITÉS ET LES TEMPS DU TÉMOIGNAGE

Il est possible d'initier les élèves de lycée à une lecture critique du témoignage, d'abord en relevant les points communs entre ces différents récits. On remarquera une véritable hypermnésie liée à certains types de souvenirs, évoqués de façon récurrente : dans cette catégorie, ceux attachés à l'émotion de la mobilisation, au son du tocsin et à l'expérience du feu, notamment la peur de l'exposition aux balles ennemies, surtout celles des mitrailleuses, et enfin la fierté d'avoir secouru un camarade blessé, ainsi sauvé d'une mort certaine. L'expérience de guerre a également été à l'origine de souffrances plus difficilement avouables devant une caméra : parmi elles, la détresse affective, la douleur ou l'angoisse d'être séparé des siens, les questions relatives à la sexualité du soldat ou les pratiques transgressives (l'enivrement au repos, le pillage, les violences interpersonnelles...). Ces aspects sont en général passés sous silence.

En outre, le contexte dans lequel s'ancre le témoignage est essentiel. Sans tirer d'indices certains ni de conclusions générales à partir d'un petit nombre de récits, on remarquera que le témoignage qui évoque nettement l'absurdité de la guerre est en même temps le plus tardif (« Moi, un poilu »). Son auteur, quand il témoigne dans les années 1980, a peut-être eu le temps d'intégrer l'évolution des valeurs et ne parvient plus à identifier des motivations patriotiques rendues incompréhensibles par la déprise de la guerre sur le sol français. À l'inverse, les témoignages qui évoquent la force du patriotisme, qui valorisent le sens de l'honneur, du dévouement et de la bravoure à la guerre (« J'ai connu la peur »), sont recueillis environ quinze ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte où le sentiment amer laissé par la défaite de 1940 restait prégnant, facilitant peut-être la résurgence de souvenirs de « résistance » combattante, compensatoires en quelque sorte.

Enfin, après les questions de forme (comment témoigne-t-on ?), de contexte (quand témoigne-t-on ?), on peut aborder la question de « qui témoigne ? ». L'émotion visible du témoin alsacien peut être replacée dans un contexte régional singulier où le sentiment d'appartenance à la France (ou à l'Allemagne) était un enjeu fondamental à la fois politique, social et national. Par ailleurs, on pourra souligner que le Suisse engagé volontaire était étudiant en philosophie. Il n'est pas impossible que sa culture de lettré ait favorisé son sentiment d'appartenance à la communauté nationale française.

ACTIVITÉS

L'objectif est ici de réaliser une synthèse ou un paragraphe argumenté sur la singularité du témoignage de René Spohonhauer (séquence « Moi, un poilu »). L'exercice peut se dérouler en deux temps : écouter ce témoignage, puis l'interroger, notamment par une démarche comparative. Les élèves pourront dégager des thèmes à partir du film et réaliser un tableau comme celui qui suit, avant de le compléter lors d'un second visionnage.

La tenue et l'équipement	Le combat lui-même	Les motivations combattantes	La vision de l'ennemie
<ul style="list-style-type: none"> • Avant 1915, le pantalon rouge, la veste et la capote bleues, le képi rouge. • Après 1915, la tenue « bleue horizon ». • Le sac, la musette, les cartouches : l'ensemble, avec le fusil, représente un chargement de 35 kg. 	<ul style="list-style-type: none"> • L'épisode de mars 1918. Attaque en plein jour, dans le brouillard artificiel. Terreur suscitée par les tirs fauchant des mitrailleuses allemandes : 70 % de pertes. • Actes de bravoure : – rampe sous les tirs ennemis en ayant sur son dos le « petit Coutard » blessé, qu'il met à l'abri dans une tranchée de soutien ; – tire jusqu'à sa dernière cartouche, à découvert, sur le parapet. • La mort : deux soldats, à ses côtés, tués de plusieurs balles dans la tête. • Jusqu'à 41 jours en ligne sans être relevé. 	<ul style="list-style-type: none"> • Fierté, souvenirs vivaces de la reconnaissance régionale suscitée par son courage au combat et symbolisée par une « citation » (distinction officielle publiée et inscrite dans le livret militaire). • Le « coup de fouet » de l'alcool. • La pression et la menace des officiers ou sous-officiers combattants. • La peur : « C'est la peur qui vous fait tirer, pas la patrie. » 	<ul style="list-style-type: none"> • Les Allemands « rigolaient bien » de l'inanité des ordres donnés aux Français. • Attentisme tacite de part et d'autre des tranchées. Système du « vivre et laisser vivre » en dehors des grandes offensives : « Cela ne servait à rien de tuer un homme, le front ne bougeait pas. » • On ne se battait pas tous les jours, trêve de Noël et réception d'un cigare lancé par un Allemand.

Témoignage de René Spohonhauer : « Moi, un poilu »

Les questions qui guideront la synthèse ou le paragraphe argumenté pourront être les suivantes³ :

1. Quel thème occupe le plus de place dans le témoignage de René Spohonhauer et probablement dans sa mémoire ?
2. Qu'est-ce qui n'y apparaît pas et qui relèverait des sentiments vis-à-vis des Allemands et des aspects de sa vie d'homme au front ?
3. Comparez ce récit à d'autres témoignages étudiés en classe (ceux proposés dans le DVD, reproduits dans le manuel d'histoire ou dans d'autres sources) : en quoi vous semble-t-il différer, ou au contraire se rapprocher, de ce que d'autres anciens combattants ont dit de leur expérience de guerre ?

Renault et la guerre

En août 1914, la société de construction automobile Renault ne figure pas dans la liste des producteurs de matériels de guerre et voit donc ses effectifs réduits de 95 % par l'application stricte de la mobilisation générale. Seuls 200 des 4 500 ouvriers employés jusque-là sont maintenus à leur poste pour continuer à produire des moteurs. Six mois plus tard, en janvier 1915, Renault a retrouvé ses effectifs d'avant-guerre et embauchera, chaque mois du conflit, entre 300 et 500 personnes supplémentaires. En 1916, Renault ne produit plus que du matériel de guerre, notamment des milliers de camions, de voitures et de moteurs d'avions et des millions d'obus.

En quelques mois, les conditions de la guerre ont modifié le paysage industriel français : le conflit, censé devoir être de courte durée, s'est prolongé en mobilisant une énorme quantité de matériel nouveau. Des millions de tonnes d'armes et de munitions de toutes sortes ont été consommées par les armées, commandées par les États et produites par les entreprises. En effet, leur coût est si élevé que seuls les États peuvent réunir les sommes suffisantes pour financer une telle débauche de matériels. En moyenne, les grandes puissances belligérantes ont dépensé pour la guerre l'équivalent de quatre fois leur PIB de l'année 1913. De 1914 à la fin de la guerre, les dépenses publiques ont été multipliées par treize en Allemagne, par quatorze au Royaume-Uni, par onze en France. Chaque pays a dû trouver des sommes d'argent sans précédent. En France par exemple, des emprunts publics sont lancés régulièrement et l'impôt général sur le revenu est entré en vigueur le 1^{er} janvier 1916. Par ailleurs, les bénéfices de guerre sont taxés de 20 à 50 %. C'est dans ce contexte de dépenses colossales et de liens nouveaux entre le gouvernement, l'armée et les chefs d'industrie qu'en France, Renault connaît la croissance la plus fulgurante et la plus forte de toute son histoire.

³ Pistes de réponses : l'expérience combattante pour la question 1 ; la haine de l'ennemi, les souffrances intimes pour la question 2.

LES CONDITIONS DE LA PRODUCTION

Pour faire face à la mobilisation, l'entreprise embauche dans un premier temps des femmes, qui constitueront en moyenne le quart des effectifs pendant la période de la guerre. Renault élargit ensuite le recrutement en se tournant vers des travailleurs étrangers issus des colonies ou de pays européens (Algériens, Indochinois, Marocains, Italiens) et, dans une moindre mesure, vers des prisonniers. Convoqué par le gouvernement et l'état-major militaire pour produire du matériel de guerre, Louis Renault (patron depuis 1909 de l'entreprise fondée avec ses frères en 1899) reprend, dès août 1914, la fabrication de fléchettes d'avion, de brancards pour les services de santé ou encore de voitures d'ambulance. Sous l'impulsion du gouvernement, les usines de Billancourt, qui avaient été fermées, rouvrent en septembre pour pouvoir fournir des obus. En effet, l'organisation militaro-industrielle crée les conditions d'un développement considérable des entreprises mécaniques et métallurgiques. Les commandes passées par l'État permettent aux usines Renault d'augmenter de façon constante leurs moyens de production : le nombre d'employés est multiplié par cinq au cours de la guerre, passant de 4 500 à 22 500 personnes ; la surface bâtie vouée à la production a presque triplé (115 000 m² initialement ; environ 340 000 à la fin du conflit) ; enfin, le parc de machines-outils a plus que doublé (2 250 unités au départ contre 5 210 ensuite).

L'ORGANISATION ET LA DIVERSIFICATION DE LA PRODUCTION

Comme il l'est dit dans le film, la durée de travail journalière s'accroît, passant de 12 à 14 heures. Simultanément, dans les usines, Renault met au point la journée continue et organise ses effectifs en deux équipes de jour et une équipe de nuit, qui changent tous les quinze jours, puis tous les mois. Certaines usines ne ferment qu'un dimanche par quinzaine. La pénurie de main-d'œuvre va par ailleurs conduire Louis Renault à développer le travail en série. La taylorisation s'avère effective pour la production de certains matériels, plus particulièrement les obus, les moteurs d'avions et les chars. Concernant les usines d'armement, la guerre fut, de ce point de vue, l'âge d'or de l'organisation scientifique du travail.

Ce fut, d'une autre manière, l'âge d'or de la diversification pour les entreprises métallurgiques ou mécaniques. La guerre dicte ses besoins et les entrepreneurs peuvent se lancer sans risque dans des types de production dont la carence a été soulignée par les états-majors. Outre le matériel d'aviation, Renault construit des camions, des voitures sanitaires, des tracteurs à chenille, des motocyclettes, des pièces de fusils, des canons de 155, des obus de différents calibres par millions, des automitrailleuses et des chars (300 par mois à partir de 1917). En 1917, plus de 95 % de la production de Renault est vendue à l'armée, c'est-à-dire à l'État. On peut noter que cette diversification et cette croissance encadrées par

le gouvernement ont surtout favorisé les usines situées à proximité des centres de décision administrative, c'est-à-dire Paris et ses environs.

La guerre a favorisé un essor sans précédent de la métallurgie et de la mécanique, qui durera jusqu'à la fin des années 1960. En comparant les populations actives de 1914 et de 1929, on s'aperçoit que, en l'espace de quinze ans, le textile a perdu plus de 500 000 actifs quand les constructions mécaniques en ont gagné 530 000. Au cœur de ces mutations, Renault est devenue, dès 1918, l'une des principales entreprises françaises. Organisée sous forme de trust, elle mène, à la fin de la guerre, des activités dans des secteurs aussi divers que l'armement, l'aviation, l'automobile, les chemins de fer ou la sidérurgie.

ACTIVITÉS

Cet exercice, qui alterne phrases à compléter et courtes questions de synthèse, s'adresse davantage à des élèves de collège. Il suit le déroulement du documentaire et les phrases doivent être complétées par des expressions employées dans le film. Il est souhaitable de prévoir deux visionnages.

Fiche élève. Renault dans la guerre totale : la production de masse

1. Les conditions de la production

a. Après la mobilisation d'août 1914, sur les 4 500 ouvriers travaillant chez Renault il n'en reste plus que

b. Louis Renault reconstitue ses effectifs en employant d'abord des
....., puis des
et, enfin, dans une moindre mesure, des

c. La journée de travail d'un ouvrier atteint, dès 1914, heures.

d. Pour faire fonctionner l'usine vingt-quatre heures sur vingt-quatre, Renault instaure la

2. L'organisation du travail et la diversification de la production de guerre

a. Le constructeur américain sert de modèle à Renault. Le système de production que cet entrepreneur puis Louis Renault vont mettre en place a été conçu par un ingénieur, qui a imaginé de fractionner le travail en une série de gestes simples et répétitifs le long d'une chaîne se déplaçant devant les ouvriers. Le nom de cet ingénieur est

b. Citez quatre types de produits nouveaux fabriqués par Renault pendant la guerre :

-
-
-
-

c. En 1918, chaque mois, les usines Renault produisent chars blindés.

d. En une phrase, donnez un exemple d'amélioration importante apportée par le char blindé pour les combattants qui l'utilise :

.....

.....

3. Renault en 1918

a. Les effectifs de Renault ont été multipliés par cinq au cours de la guerre passant de en 1914 à en 1918.

b. En 1918, Renault est devenu un trust, présent dans de nombreux secteurs. Citez en trois :

-
-
-

c. Qui a commandé et acheté l'essentiel de la production industrielle du pays entre 1914 et 1918? Avec quels moyens financiers, autrement dit « avec quel argent »? [Précision non signalée dans le film.]

Corrigé

1.a. 200. **1.b.** Des femmes, puis des travailleurs coloniaux, immigrés et enfin des prisonniers de guerre. **1.c.** 14 heures. **1.d.** La journée continue.

2.a. Henry Ford. Frédéric Taylor. **2.b.** Obus, canons, moteurs d'avions et avions, camions ou chars d'assaut. **2.c.** 300. **2.d.** Le blindage assure à l'artilleur une protection contre les balles et les éclats d'obus.

3.a. 4 500 puis 22 500. **3.b.** Armement, aviation, automobile, chemin de fer ou sidérurgie. **3.c.** L'État. Essentiellement, grâce aux impôts directs ou indirects et à des emprunts.

Pour les élèves de lycée

Il est possible de demander une synthèse en trois points à partir du film qu'ils visionneront deux fois également. On pourra éventuellement compléter la séance par la lecture d'un extrait du livre de Patrick Fridenson sur les usines Renault (voir « Ressources »). L'élève construira lui-même le plan de sa synthèse à moins qu'il ne préfère suivre celui proposé plus haut, soit :

1. Les conditions de la production au cours de la guerre.
2. L'organisation du travail et la diversification de la production.
3. Renault en 1918.

Regard d'artiste sur le traité de Versailles

Le 28 juin 1919, est signé le traité de paix, dit traité de Versailles, entre l'Allemagne et les Alliés. Le cérémonial de ce moment solennel a été soigneusement préparé et le lieu de l'événement, la galerie des Glaces du château de Versailles, choisi pour sa haute valeur symbolique. Cependant, à cette mise en scène s'en ajoute une seconde : celle du tableau de Sir William Orpen (1878-1931),

ancien combattant lui-même et peintre officiel de guerre depuis 1917. Cette œuvre, devenue un document patrimonial, recompose l'événement : loin d'être une simple captation d'un moment historique, elle témoigne de l'esprit du temps, de l'intention de l'artiste, et véhicule une image construite de la victoire des Alliés.

LE CÉRÉMONIAL DE LA SIGNATURE DU TRAITÉ

[La teneur du traité, ses différentes clauses, et la dimension géopolitique de l'événement auront été étudiées par ailleurs.]

Le 28 juin 1919, le traité mettant formellement fin à la Première Guerre mondiale est signé par les Alliés et l'Allemagne au château de Versailles, dans la galerie des Glaces, là même où le roi de Prusse Guillaume I^{er} a été proclamé empereur du Reich allemand, le 18 janvier 1871. Le lieu emblématique de l'ancienne monarchie française, devenu palais national sous la Révolution puis musée historique voué « à toutes les gloires de la France » sous Louis-Philippe (1837), est donc surtout choisi parce qu'il représente une revanche directe sur l'impérialisme allemand.

Le traité lui-même est le résultat d'un minutieux travail préparatoire de la conférence de la paix, laquelle s'est ouverte à Paris le 18 janvier 1919 et est présidée par George Clemenceau, chef du gouvernement français (ces choix s'étant imposés sans contestation, en raison de la place qu'a tenue la France dans la guerre). À cette conférence, l'Allemagne n'est pas conviée, l'autre grande absente étant la Russie soviétique. En revanche, les représentants de vingt-sept pays alliés et associés⁴ (ainsi que quatre dominions britanniques et l'Inde) siègent dans les différentes commissions même si l'essentiel se règle dans le Conseil des Quatre, formé par Clemenceau, Wilson, Lloyd George et Orlando.

Le 28 juin 1919, les plénipotentiaires de toutes ces nations prennent place dans la galerie des Glaces (hormis ceux de la Chine, qui ont quitté la conférence en mai pour protester contre l'attribution de la concession allemande du Chan-tong au Japon). Une très longue table y a été installée avec, en vis-à-vis et au centre de la pièce, une table plus petite, réservée à la signature du traité. La vaste galerie accueille une foule nombreuse, parmi lesquels des journalistes, des délégués civils et militaires mais aussi des soldats (une trentaine de poilus ont des places réservées) et le Tout-Paris politique et mondain (« les belles dames de la noblesse républicaine », selon le mot du général Mordacq, collaborateur du « Tigre »). Quand Clemenceau, dominant le brouhaha, déclare : « Faites entrer les Allemands », les deux signataires désignés par la République de Weimar s'avancent, dans un silence impressionnant. Ils sont les premiers à signer le traité, sur la dernière des pages

4 Les États-Unis d'Amérique, l'Empire britannique (avec l'Inde et les quatre dominions que sont le Canada, l'Australie, l'Union sud-africaine et la Nouvelle-Zélande), la France, l'Italie, le Japon, la Belgique, la Bolivie, le Brésil, la Chine, Cuba, l'Équateur, la Grèce, le Guatemala, Haïti, l'Hedjaz, le Honduras, le Libéria, le Nicaragua, le Panama, le Pérou, la Pologne, le Portugal, la Roumanie, l'État Serbe-Croate-Slovène, le Siam, la Tchécoslovaquie et l'Uruguay.

réservées aux signatures. Le document est ensuite signé par les nombreux autres plénipotentiaires et l'événement est salué par une salve de coups de canons. Après cela, la séance est déclarée levée par son président ; les délégués allemands sont alors reconduits, puis les trois héros du jour – Clemenceau, Wilson et Lloyd George – viennent saluer une foule enthousiaste, toute à la joie de la victoire, qui a envahi la place du château et les allées du parc, tandis que l'eau s'écoule dans les fontaines des jardins, pour la première fois depuis le début de la guerre.

LA REPRÉSENTATION DE L'ÉVÉNEMENT PAR WILLIAM ORPEN



La Signature de la paix dans la galerie des Glaces, Versailles, 28 juin 1919, tableau de William Orpen (1919), conservé à l'Imperial War Museum de Londres.

Au premier plan, de dos : les deux délégués allemands, Johannes Bell, ministre des Transports et des Colonies (en train de signer) et Hermann Muller, ministre des Affaires étrangères, debout, se penchant vers lui.

Assis à la table, de face, de gauche à droite :

– pour les États-Unis, le général Tasker H. Bliss, le colonel Edward M. House, le diplomate Henry White, le secrétaire d'État Robert Lansing, le président Woodrow Wilson ;

- le président de la conférence de paix et président du Conseil français Georges Clemenceau ;
- pour le Royaume-Uni, le Premier ministre David Lloyd George, le chancelier de l'Échiquier (Finances) Andrew Bonar Law, le ministre des Affaires étrangères Arthur J. Balfour, le ministre de la Guerre Alfred Milner, le ministre (sans portefeuille) George Barnes ;
- le prince Kimmochi Saionji, ancien Premier ministre du Japon.

Debout, au fond, de gauche à droite : le Premier ministre grec Eleutherios Venizelos, l'ancien Premier ministre du Portugal Affonso da Costa, le patron de presse britannique George Riddell, le délégué canadien George E. Foster, le Serbe Nikola P. Pašić représentant le nouvel État Serbe-Croate-Slovène, le ministre des Affaires étrangères français Stephen Pichon (se penchant au dessus de Clemenceau), le colonel britannique Maurice Hankey, le secrétaire d'État pour l'Inde Edwin S. Montagu (Britannique), l'Indien Ganga Singh (Maharajah de Bikaner), le Premier ministre italien Vittorio Emanuele Orlando, le ministre belge des Affaires étrangères Paul Hymans, le Premier ministre sud-africain Louis Botha, le Premier ministre australien William Hughes.

N.B. Une erreur a été commise dans la séquence audiovisuelle, qui désigne le secrétaire d'État américain Robert Lansing comme étant le Premier ministre britannique David Lloyd George. Ce dernier, reconnaissable à sa chevelure plus longue, est en fait assis à la gauche de Clemenceau, au centre du tableau.

C'est le moment crucial de la signature du traité par les plénipotentiaires allemands qu'a immortalisé Sir Orpen, dans une volonté manifeste d'illustrer une paix de vainqueurs : derrière la grande table, les délégués des puissances victorieuses, nombreux et groupés, sont fixés de face ; ils scrutent (toisent ?) les deux Allemands, qui sont figés dans une attitude d'humilité et de soumission. Johannes Bell, ministre des Transports et des Colonies de la République de Weimar, est voué, assis à la table de signature, et Hermann Muller, ministre des Affaires étrangères, debout, se penche vers lui, dans une posture qui évoque la sujétion. Le face-à-face est plein de tensions. La foule, pourtant nombreuse le jour de l'événement, n'est pas visible : seules se reflètent dans les hauts miroirs la silhouette courbée de Muller, et celle, double, de l'artiste.

Dans sa composition, le peintre a souligné le décor majestueux de la galerie des Glaces, qui domine les acteurs du moment historique. L'ampleur grandiose donnée à ce décor confère une véritable solennité à l'événement censé régler la paix du monde. On sait, par un livre de souvenirs⁵ publié en 1921, que William Orpen a été offusqué par l'atmosphère de la cérémonie, insuffisamment martiale à ses yeux : "These were written without any dignity. People talked and cracked jokes to each other across tables. Lloyd George found a friend on his way up to sign

⁵ Orpen William, *An Onlooker in France, 1917-1919*, Londres, Williams and Norgate, 1921.

his name, and as he had a story to tell him, the whole show was held up for a bit, but after all, it may have been a good story. All the “frocks”⁶ did all their tricks to perfection. President Wilson showed his back teeth⁷; Lloyd George waved his Asquithian mane⁸; Clemenceau whirled his grey-gloved hands about like wind-mills⁹; Lansing drew his pictures and M. Balfour slept. It was all over. The “frocks” had won the war. The “frocks” had signed the Peace! The Army was forgotten.” Comment interpréter les reflets distordus de la fenêtre centrale, qui ouvre une perspective sur le lointain? Simple jeu de lumière ou représentation prémonitoire des divergences à venir, entre des Allemands humiliés qui considèrent le traité comme un « Diktat » et des vainqueurs dont les points de vue ne convergent pas pleinement...?

ACTIVITÉS

Après une lecture collective du tableau, mise en relation avec les connaissances déjà acquises sur les clauses et les circonstances d'adoption du traité de Versailles, les élèves réaliseront une synthèse, guidée par des questions.

Fiche élève : interpréter le sens d'une représentation

1. Montrez l'importance de la scène qui est exposée dans le tableau de William Orpen et la symbolique du lieu choisi.
2. Quelle place Clemenceau occupe-t-il? Que pensez-vous de la représentation du président Wilson, dont l'attitude est apparemment détachée?
3. Quelle est l'atmosphère qui se dégage du tableau? Vous paraît-elle traduire l'esprit du traité de Versailles?
4. Que vous inspire la position corporelle des plénipotentiaires allemands et celle des vainqueurs? D'après vous, qu'a voulu exprimer l'artiste? Que révèle la composition générale du tableau sur les conditions de rédaction du traité?

Regards d'historiens

[Transcription des propos tenus par Antoine Prost et Stéphane Audoin-Rouzeau]

RESPONSABILITÉS?

Antoine Prost

Allemands et Autrichiens ont accepté délibérément le risque d'une guerre régionale et, ce faisant, ils couraient le risque de voir cette guerre se généraliser. Donc, c'est eux certainement qui sont à l'origine de l'enchaînement d'événements

6 « habits » ou « redingotes », par opposition aux uniformes des militaires.

7 S'il montre ses dents du fond..., c'est donc qu'il bâille...

8 « crinière ».

9 « faisait tourner ses mains gantées de gris comme des moulins à vent ».

qui conduit à la guerre. Cela dit, il faut regarder les choses avec un peu d'ironie comme les Anglais le font : tous les gouvernements se sont trompés. Aucun n'a pronostiqué de façon juste ce qui allait se passer. Ils se sont tous trompés et de ce point de vue, ils ont tous une responsabilité.

Stéphane Audoin-Rouzeau

La plupart des nationalismes européens, le nationalisme allemand, le nationalisme français, certaines formes du nationalisme britannique sont des nationalismes défensifs, mais ce n'est pas comme cela qu'ils sont perçus à l'extérieur. Le nationalisme allemand et le militarisme allemand qui lui était lié étaient perçus en France comme un nationalisme d'agression. Le nationalisme français était essentiellement un nationalisme défensif, mais il était perçu comme éminemment agressif de l'autre côté du Rhin, c'est-à-dire en Allemagne.

GUERRE TOTALE ?

Antoine Prost

Sur le plan mondial, on ne peut pas dire que c'est une guerre totale parce que c'est principalement une guerre européenne. Mais c'est vrai que le Japon, la Chine sont impliqués et que le traité de Versailles va avoir vraisemblablement plus de conséquences pour le développement du nationalisme japonais ou du nationalisme chinois que pour le remodelage de l'Europe. On sous-estime toujours les conséquences du traité de Versailles pour l'Extrême-Orient. Il y a en effet une guerre mondiale, mais d'abord européenne. Est-ce que c'est une guerre totale ? Oui, il y a eu le rationnement, il y a eu des pénuries, il y a eu quelques bombardements (un peu Paris, Nancy, Reims) et les civils ont beaucoup trinqué, notamment dans les zones occupées par les Allemands où ils ont été réquisitionnés pour faire des travaux. D'une certaine manière, oui, c'est l'amorce de la guerre totale, mais ce n'est pas encore la guerre totale telle qu'on la verra à partir de 1940.

Stéphane Audoin-Rouzeau

Ce terme de guerre totale c'est un peu, au fond, un idéal-type. C'est un peu un concept. Ni la Première Guerre mondiale, ni la Seconde Guerre mondiale n'ont été des guerres complètement totales. En revanche, il y a bien un processus de totalisation. Mais c'est un processus compliqué. Au niveau des violences, c'est plutôt le début de la guerre de 14 qui est une guerre totale, alors que la mobilisation des sociétés (mobilisation culturelle, mobilisation économique, sociale, démographique) est encore très loin d'être complète. À la fin de la guerre, du côté des violences des champs de batailles, des violences contre les civils, la guerre est sans doute moins totale qu'en 1914. En revanche, la mobilisation des sociétés est beaucoup plus complète. Pour autant, cette mobilisation des sociétés n'a jamais été absolument totale. On est resté dans un cadre libéral. On est

resté dans un État de droit dans la plupart des pays belligérants et, par conséquent, on ne peut pas dire que le processus de totalisation ait été à son terme entre 1914 et 1918.

DÉFAITE DE L'ALLEMAGNE...

Antoine Prost

L'armistice a permis à l'armée allemande de rentrer chez elle en bon ordre et les soldats allemands ont défilé au pas cadencé dans les rues des villes comme s'ils avaient été vainqueurs, et sous les applaudissements de la population. Donc, l'Allemagne n'a pas eu le sentiment de sa défaite comme elle l'aurait eu avec une débâcle. Le scénario de la France de 1940 ne s'est pas produit en Allemagne en 1918. Ça, c'est très clair ! Par ailleurs, l'Allemagne a effectivement été battue. Elle l'a été militairement mais elle l'a été aussi sur le front intérieur, c'est-à-dire que la militarisation de l'économie et de l'administration allemande a été totalement contre productive, a entraîné une sorte de famine, un désordre intérieur, y compris chez les soldats. Et la société allemande a imploré sous l'effet du blocus, sous l'effet de la pénurie alimentaire, sous l'effet de la désorganisation causée par la militarisation de la société.

Stéphane Audoin-Rouzeau

L'Allemagne demande l'armistice, en fait, aux États-Unis, qui n'étaient pas alliés de la France et de l'Angleterre mais associés, et sur la base des quatorze points du président Wilson, c'est-à-dire, sur la base, au fond, d'une paix juste définie par le président américain au début de l'année 18. Tout le problème, c'est que l'armistice était rédigé dans des termes qui empêchaient toute reprise de la guerre à l'Allemagne et dans une forme extrêmement contraignante. Mais les conséquences de cette contrainte créée par l'armistice n'apparaissent que lorsque s'est engagée la période de la paix, la période de la préparation de la paix dont l'Allemagne se trouve entièrement exclue. C'est absolument nouveau dans les relations internationales : le vaincu n'a pas le droit à la parole. C'est ainsi que l'armistice a débouché sur une paix imposée, sur une paix de vainqueurs. Et c'est à titre rétrospectif que toute une partie de l'opinion allemande a condamné l'armistice comme le premier pas vers un désastre pour la nation, mais un désastre qui n'apparaîtra qu'avec la signature du traité de Versailles en juin 1919.

À lire

OUVRAGES D'HISTORIENS

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *14-18, retrouver la guerre* (2000), Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 2003.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918: histoire et culture* (2004), Bayard, 2008.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *L'Enfant de l'ennemi, 1914-1918: viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Aubier, coll. « Collection historique », 1995.
- BECKER Jean-Jacques, *Clemenceau, l'intraitable*, Liana Levi, coll. « Curriculum », 1998.
- BECKER Jean-Jacques, *La France en guerre: 1914-1918, la grande mutation* (1988), Complexe, coll. « Questions au xx^e siècle », 1996.
- CHASSAIGNE Philippe, LARGEAUD Jean-Marc (dir.), *Villes en guerre: 1914-1945*, Armand Colin, 2004. Colloque du 11 au 12 décembre 2003 à l'université François-Rabelais de Tours, organisé par le Centre d'histoire la ville.
- COCHET François, *Survivre au front, 1914-1918: les poilus entre contrainte et consentement*, 14-18, DL, 2005.
- CRU Jean-Norton, *Témoins* (1929), Presses universitaires de Nancy, coll. « Histoire contemporaine », série *Témoins et témoignages*, 2006. Préface et postface de Frédéric Rousseau.
- FRIDENSON Patrick, *Histoire des usines Renault* (1972), Seuil, coll. « L'univers historique », 1998.
- GOYA Michel, *La Chair et l'Acier: l'armée française et l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Tallandier, 2004.
- HARDIER Thierry, JAGIELSKI Jean-François, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)* (2001), Imago, 2004.
- LE NAOUR Jean-Yves, *Misères et Tourments de la chair durant la Grande Guerre: les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Aubier, coll. « Collection historique », 2002.
- LIVESEY Anthony, *Atlas de la Première Guerre mondiale*, Autrement, coll. « Atlas. Mémoires », 1996.
- MAURIN Jules, JAUFFRET Jean-Charles (dir.), *La Grande Guerre 1914-1918, 80 ans d'historiographie et de représentations*, CNRS, 2002. Colloque international, Montpellier, du 20 au 21 novembre 1998, organisé par l'UMR 5609 du CNRS-université Paul-Valéry Montpellier III.
- PROST Antoine, *Les Anciens Combattants: 1914-1939*, Gallimard, Julliard, coll. « Archives », 1977.

- PROST Antoine, WINTER Jay Murray, *Penser la Grande Guerre: un essai d'historiographie*, Seuil, coll. « Points. Histoire. L'histoire en débats », 2004.
- RIDEL Charles, *Les Embusqués*, Armand Colin, 2007.
- ROUSSEAU Frédéric, *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*, Ellipses, coll. « Le monde, une histoire. Mondes contemporains », 2006.

TÉMOIGNAGES

- ALAIN, *Mars ou la Guerre jugée*, comprenant *Mars ou la guerre jugée* (1921), *Vingt propos sur la guerre* (1936) et *De quelques-unes des causes réelles de la guerre entre nations civilisées* (1916), Gallimard, coll. « Folio essais », 1995.
- BARTHAS Louis, *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918* (1978), La Découverte, coll. « La Découverte poche. Essais », 2003. Introduction et postface de Rémy Cazals.
- BERNIER Jean, *La Percée* (1920), Agone éditeur, Comeau & Nadeau, coll. « Marginales », 2000.
- CÉLINE Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit* (1932), Gallimard, coll. « Folio », 1972.
- CHAINE Pierre, *Les Mémoires d'un rat suivi de Commentaires de Ferdinand, rat des tranchées* (1917), Tallandier, coll. « Texto », 2008.
- DUHAMEL Georges, *Vie des martyrs et Autres Récits des temps de guerre*, réunit *Vie des martyrs* (1917), *Civilisation*, *Les Sept Dernières Plaies*, *Quatre Ballades*, *Georges et Blanche – dialogue 1915*, Omnibus, 2005.
- GENEVOIS Maurice, *Ceux de 14* (1950) regroupant *Sous Verdun* (avril 1916), *Nuits de guerre* (décembre 1916), *Au seuil des guitounes* (1918), *La boue* (1921), et *Les Épargés* (1923), Flammarion, coll. « Points », 1996.
- LABY Lucien, *Les Carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées: 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2003. Avant-propos de Stéphane Audoin-Rouzeau, annotations par Sophie Delaporte.
- MAIRET Louis, *Carnet d'un combattant*, éditions Georges Crès, 1919.
- WERTH Léon, *Clavel soldat* (1^{re} publication 1919, le texte est daté « 1916-1917 »), Viviane Hamy, coll. « [bIs] », 2006.

À voir

- BERNARD Raymond, *Les Croix de Bois*, 1932.
- DUPEYRON François, *La Chambre des Officiers*, 2001.
- JEUNET Pierre, *Un long dimanche de fiançailles*, 2004.
- KUBRICK Stanley, *Paths of Glory* (*Les Sentiers de la Gloire*), 1957.
- LE BOMIN Gabriel, *Les Fragments d'Antonin*, 2006.
- LOSEY Joseph, *King and Country* (*Pour l'exemple*), 1964.
- MILESTONE Lewis, *All Quiet on the Western Front* (*À l'ouest rien de nouveau*), 1930.
- RENOIR Jean, *La Grande Illusion*, 1937.

- TAVERNIER Bertrand, *La Vie et rien d'autre*, 1989 et *Capitaine Conan*, 1996.
- TRUMBO Dalton, *Johnny Got His Gun (Johnny s'en va-t-en Guerre)*, 1971.

À consulter

- **www.bdic.fr/index.php** : la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine demeure l'un des principaux fonds documentaires sur la guerre.
- **www.cndp.fr/pedagogie** : un dossier sur « L'Armistice de 1918 » dans la rubrique « Pour Mémoire » du CNDP.
- **www.crid1418.org** : le site d'un collectif de recherche, comptant des enseignants du secondaire et du primaire qui alimentent un espace pédagogique et proposent des séquences pour des élèves de tous niveaux.
- **www.curiosphere.tv/guerre14_18/index.htm** : le site pédagogique de France 5 consacré à la Grande Guerre.
- **www.histoirealacarte.com** : des analyses historiques à travers des cartes animées.
- **www.historial.org** : le site de l'Historial de Péronne, musée, centre de documentation et centre de recherche.
- **www.lesite.tv** : des séquences audiovisuelles et un accompagnement pédagogique sur ce site dédié aux enseignants et aux élèves.
- **www.musee.clemenceau.fr** : pour visiter le musée Clemenceau, installé dans l'appartement occupé par le « Tigre » de 1895 à sa mort en 1929 (8, rue Benjamin-Franklin, Paris XVI^e).
- **www.revues.org** : site qui met en ligne des centaines d'articles parus dans des revues de sciences humaines.
- **www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr** : le site du ministère de la Défense avec un catalogue d'archives en ligne (indexé).